

Mes trances à trente ans, Astrida (Butare), Groupe Scolaire des Frères de la Charité 1955, 2 tomes, 487p. Tome I: De mal en pis, 206p.; Tome II: De pis en mieux, 281p.

Roman de Saverio J. Naigiziki.

Le roman a deux sous-titres. On lit sur les deux tomes «Histoire vécue mêlée de roman»; sur le premier tome: «1. De mal en pis» (206 pages), et sur le second: «2. De pis en mieux». Malheureusement, à la suite d'une erreur, la couverture du second tome porte également «De mal en pis», sous-titre qui est rectifié à la page de garde du volume. Enfin, pour compliquer encore les choses, les trois premiers chapitres (sur quatre) du 1<sup>er</sup> tome (120 pages en tout) ont été couronnés à la Foire Coloniale du Heysel à Bruxelles en 1949 sous le titre de «Escapade ruandaise» (et édités par G.A. Denys, rue des Bouchers à Bruxelles, avec une préface de M. J.M. Jadot, président de l'Association des Écrivains et Artistes Coloniaux de Belgique).

*Mes trances à trente ans* est l'unique roman paru au Rwanda à ce jour. Et encore n'est-ce guère un roman mais plutôt une très longue chronique, sous forme de journal et de lettres, des événements qui font la vie du héros, entre le 16 octobre 1945 et le 18 février 1946. Justin Nayigiziki (sur la couverture il s'écrit

Naigiziki) est accablé d'éternels ennuis: «partout déçu, sans cesse déçu, et d'ordinaire à la veille d'une chance certaine» (p. 109). Le nom que lui a donné un père particulièrement perspicace et dépité ne signifie-t-il pas «Qu'ai-je fait à Dieu?» (p. 109)... Pourtant, il est d'un caractère plutôt optimiste. En réalité, il doit ses «trances» à la faiblesse de son caractère, à une allergie à toute autre activité qu'intellectuelle («car la houe me pèse», p. 445). Représentant à Nyanza de la Nuco, une firme commerciale d'Usumbura, Justin est un louche combinard (p. 200), un sauteur de femmes, un faiseur de ripailles qui court la gueuse (p. 54). Il se saoule au pombé (bière de banane), trafique de l'or et spéculé avec l'argent de la Compagnie. En outre, il distribue à ses amis en difficulté, sous forme de prêt, l'argent de la Nuco. Justin a une épouse légitime, Zabella, mais il possède une jeune et jolie maîtresse, «ma femme devant les hommes, sinon devant Dieu» (p. 5), Suzanne. Bien qu'elle soit enceinte de Justin, celui-ci ne s'en considère pas moins comme un fervent catholique assidu des missions et sans cesse aux basques des Pères. Un inventaire par le représentant de la Nuco à Astrida va révéler le déficit de la compagnie. Pour échapper à la justice, Justin s'enfuit. Il traverse tout le pays pour gagner le Tanganika, mais en est refoulé. On le voit alors revenir à Nyanza puis en repartir pour l'Uganda, y faire du tourisme souvent pimenté d'aventures qui tournent mal. A un moment, il revient au Rwanda, regagne ensuite l'Uganda, d'où finalement il pourra rentrer chez lui à Astrida, presque tous ses problèmes pécuniaires ayant été réglés par le bon Père Norsen (p. 414). Une autre préoccupation de Justin, une fois qu'il est en route vers l'Uganda, est d'amener Suzanne à rompre leur liaison de péché et de la

# Saverio J. NAIGIZIKI

faire baptiser. Il semble y réussir, Suzanne brûlant du zèle fervent des catéchumènes (p. 406); pourtant l'épilogue nous apprend que si l'enfant qu'elle porte en son sein meurt sans que Justin l'ait vu, elle rachètera cette perte «par la naissance de deux autres enfants dont l'aîné, reconnu par Justin, porte gaillardement [...] le prénom provisoire de Hugo» (p. 485)... Pourtant, un des prétendus objectifs du vagabond avait été de renouer avec son épouse Zabella.

Voilà autant d'incidents qui marquent les pérégrinations de Justin au cours des 487 pages du volume. L'auteur les assaisonne souvent d'une foule de considérations copieusement arrosées de «pombé» et de prières. La religion y tient une place prépondérante. Les déplacements fébriles et stériles du héros sont avant tout l'occasion, pour l'auteur, de nous offrir une somme de réflexions sur l'existence, une décoction de la philosophie de la vie d'un Rwandais érudit à l'époque coloniale (1945-1946). Il va traiter tous les sujets imaginables: l'histoire de son pays (p. 102 et 146); l'enseignement du christianisme («On ne doit pas aimer aux dépens de soi», p. 111); la ville et les mœurs qui s'y désagrègent «dans le mélange sordide des clans et des castes» (p. 126); la responsabilité des femmes et leur conduite (p. 128); les bienfaits de la catholique Belgique qui réalise l'essor du Rwanda de concert avec l'Église (p. 128); l'amélioration de la condition féminine (p. 129); la définition de la vie qui, «sortie des mains lumineuses de Dieu, [...] ne peut être que belle et bonne malgré ce que l'homme en a fait» (p. 135); l'appréhension du concept «temps» (p. 140); les «divins paradoxes» qui font que les pauvres gens, «par-delà le fumier de leurs misères, ne voient qu'injustice» (p. 195); le comportement hautement contestable des nations conquérantes qui ont privé le Rwanda de belles provinces (p. 278, 294, 346, 476); le sort des hirondelles et des bergeronnettes après leur mort (p. 304); la corruption des fonctionnaires, quelle que soit leur nationalité (p. 80, 188, 297, 494); les mœurs des Ugandais (p. 346); les conceptions belge et anglaise de la colonisation: l'auteur ne ménage pas ses louanges à l'égard de la Belgique

autoritaire ni ses critiques à l'égard de la tolérance britannique, tolérance qui frise l'indifférence (p. 348-349); et l'expansion que le Rwanda connaît dans ses rêves (p. 448)... Sa critique la plus vive est adressée aux mulâtres, «créatures que Dieu crée en colère» (p. 308): comme les Asiatiques, nés «dans le hasard des rencontres fortuites», ces enfants «ne vont pas sans obscurcir, de façon inquiétante, l'avenir flottant des vrais Africains» (p. 308-309).

Un passage particulièrement amusant est celui où Justin, faute de connaître la langue locale, s'adresse, en latin, à un abbé: «Quid tibi, vir», ce qui le fait passer pour un «fou latinisant» (p. 447).

Les digressions abondent: rencontrant un ancien ami de collège, Julien, il retrace avec lui le sort de chacun de leurs 22 condisciples (p. 231, 232...)!

Ailleurs (p. 278), il voit dans les trois volcans du Nord une représentation des «trois groupes humains» du pays: le Muhabura, le plus haut, qui «symbolise la puissance et l'autorité et semble, dans sa hautaine majesté, présider de toute sa masse, aux destinées de nos volcans éteints», et qui, pour Justin, représente le Mututsi; le Gahinga, «moins haut et, comme par respect toujours découvert, représente le Muhutu, symbolise l'abondance, et, passif ou résigné, suit de près son suzerain, tel un satellite de planète»; le Sabynyo grimaçant, maudit et bouffon, qui symbolise le Mutwa. Si l'on songe que Justin est Muhutu, on se demande si cette révérence n'est pas avant tout politique...

On est en outre constamment perdu dans les innombrables collines que Justin ne manque jamais de décrire. (Quand on sait que le Rwanda est connu comme «le pays des 1000 collines...») Qu'on en juge: «Gikirambawa, Malembe, Kyinkanga, Buhimba, Sazagne, Muza... collines sœurs, collines bien connues dans le Buzanga Nord...» (p. 101). Ce voyage en zigzag (p. 206) permet des aperçus intéressants sur le mode de vie de ce tout

petit pays perdu dans les hautes montagnes où les gens ont un caractère retors, à la fois généreux et renfermé, de bergers et de paysans agriculteurs. Religion, bière de banane, femmes légitimes et autres, antagonisme de clans, recherche de l'argent... telles sont les préoccupations de ce peuple dont Justin est un membre particulièrement excentrique.

L'auteur lui-même a déploré l'inégalité et le «maniérisme» (p. 2) de son style. Il est incontestablement pénible, l'auteur n'ayant aucune notion des niveaux de langue.

Pénétré du rôle bénéfique de la Belgique dans l'évolution de son pays (p. 351), le grand enfant sensible, le rêveur doublé d'un aventurier (p. 236) répand, très souvent dans ses interminables lettres, ses réflexions religieuses: «L'homme, indépendamment de diverses anomalies, n'a qu'une vocation: faire le bien en dépit de tout et de tous. C'est la seule grandeur ici-bas qui prépare et assure déjà le bonheur du ciel» (p. 244); son sens aigu de la morale: «La morale est une règle à suivre, mais pas une affaire à manier» (p. 285); son sens poétique, parfois un peu scolaire: «Sous un peu de vent folâtre, les bananeraies ivres de rêve et battant des feuilles, dansent gaiement comme des fillés à la noce» (p. 112).

Il s'agit essentiellement de «Trances» intellectuelles sans aucun caractère revendicateur.

François Salien

CUA.ION, dec. 2011 NA p. 268-270